

En cet état, Flandrin fut atteint de la petite vérole qui régnait alors à Rome. Son épuisement laissait un champ plus redoutable à l'action du mal ; cependant, jusqu'au septième jour, on espéra le sauver ; les médecins, ses amis, madame Flandrin elle-même se livraient à la joie. Au neuvième jour, le danger s'aggrava : des symptômes alarmants se manifestèrent, et en quelques instants fut brisé le fil délicat qui unissait l'âme du grand artiste à son enveloppe mortelle, et celui qui s'était si ardemment épris de l'amour de l'éternelle beauté, après lui avoir ravi quelques traits ici-bas, était allé la contempler face à face !

Satisfait de cette vie courte, mais pleine, usée prématurément au service du Beau chrétien, Dieu l'a dispensé d'un plus long labeur. Il a voulu le récompenser avant l'heure, alors que dans toute la maturité de son talent il eût pu doter sa patrie d'œuvres encore plus complètes.

Consolons-nous donc en admirant celles que nous possédons. Apaisons notre douleur par le charme de son souvenir. Que les exemples aussi de cet humble chrétien, fidèle aux préceptes de l'Eglise comme aux grands principes de l'art, nous encouragent à un christianisme agissant. Flandrin n'est-il pas la démonstration éclatante qu'une religion pratique ne fait qu'agrandir l'intelligence et rehausser le talent ?

Absorbé maintenant dans la vision du Christ dont toute image de main d'homme ne fait plutôt, hélas ! que voiler la splendeur, oui, là haut Hippolyte Flandrin est heureux ! Il vit en la compagnie de ces patriarches qu'il a si majestueusement représentés aux voûtes de nos temples. Il partage la félicité de ce *Beato* avec lequel son âme avait conversé fraternellement ici-bas. Il est auprès de cette douce Madone, à laquelle les Romains, qu'il prenait pour modèles, le comparaient autrefois, à cause de sa candeur angélique. Plongé